



# La revue *Ça ira* entre communisme et dadaïsme

COMMUNICATION DE GEORGES-HENRI DUMONT

A LA SEANCE MENSUELLE DU 8 AVRIL 2000

Quand s'ouvre l'année 1920, les flonflons de la victoire et les joies de la libération sont bel et bien oubliées. La Belgique a terminé la guerre dans un état de profond délabrement. Certes, elle a perdu, sur les champs de bataille, moins de soldats que les autres belligérants : quelque 60.000, soit deux pour cent de ses effectifs contre sept pour cent en France. Mais, affaiblie par quatre années de privation, la population a mal résisté à l'épidémie de grippe espagnole qui a sévi en Europe. Quant aux dommages de guerre directs, ils s'élèvent à environ un cinquième du patrimoine national. L'illusion persiste que l'Allemagne paiera. Le franc est dévalué et les salaires ne montent que parce que la vie renchérit.

À la fois plus lucide et plus pessimiste que les hommes politiques qui, après une courte période d'union sacrée, ont retrouvé leurs clivages familiers, le roi Albert I<sup>er</sup> écrit : « Il y a 300.000 sans travail, des grèves partout, une grande préparation dans les milieux anarchistes et même les gamins des villes rêvent d'égaliser les bolchevistes dont les grands prophètes annoncent depuis deux ans leur chute immédiate mais qui se maintiennent toujours et semblent se fortifier. »

Pendant ce temps-là — et déjà avant l'armistice — plusieurs auteurs écrivent des récits de guerre. Les oeuvres de Maurice Gauchez, Max Deauville, Robert Vivier, Martial Lekeux, Lucien Christophe, Constant Burniaux n'ont pas l'intensité accusatrice du *Feu* de Henri Barbusse, elles se tiennent à égale distance du pacifisme déçu et du lyrisme héroïque.

Cependant quelques jeunes Anversois qui ont vingt ans à l'époque n'ont cure de cette littérature de circonstance et, plus encore, du nationalisme qui la soutient. Leur intention était de publier une revue sous le titre de *Momus*, le dieu de la

raillerie, mais constatant rapidement que leurs conceptions divergent quant au contenu et au ton, ils se séparent en deux groupes. À l'amiable, semble-t-il. En août 1919, Roger Avermaete lance, dès lors, la revue *Lumière*.

À ce moment-là, le poète Paul Neuhuys, né à Anvers en 1897, réside à Paris où il a suivi les cours que la Sorbonne réserve aux étudiants étrangers. Il vient d'obtenir un diplôme de fantaisie, signé par tous ses professeurs et le recteur Henri Poincaré, lorsqu'il reçoit la visite de Georges Manier. Cet ancien compagnon de l'Athénée d'Anvers le convainc facilement de revenir dans la métropole pour s'y joindre au groupe dissident *Ça ira !*

Ils sont désormais six : Maurice Van Essche, l'aîné, Georges Marlier, Willy Koninckx, Paul Neuhuys, Henri Lothaire (Henri Alexander) et Paul Manthy (Henri Nevens). Ils tiennent leurs assises chez Maurice Van Essche, rue des Babillardes, dans un arrière-bâtiment composé en majeure partie d'ateliers de peintres. Le premier numéro de *Ça ira !* paraît en avril 1920 dans une mise en pages assez classique avec une couverture de Floris Jaspers, évoquant les grands magasins. Maurice Van Essche en signe l'éditorial. « Ployés sous le joug d'un militarisme trompeur et souriant, écrit-il, trompés par les cris insidieux d'un capitalisme avide de gains, les hommes de partout se sont dressés longtemps les uns contre les autres. Mais aujourd'hui ils ont eu peur d'avoir vu leurs mains rouges du sang des autres. Ils ont vu les meneurs inconscients rentrer chez eux la besace pleine, et les mains blanches. Ils ont frémi d'avoir aidé, sans le vouloir, mais aidé quand même, à accumuler toutes ces ruines. Et ils ont dit : Non ! Ils ont dit encore: Cela doit finir ! »

Dans ce même numéro, Paul Manthy<sup>1</sup> entreprend le commentaire d'un ouvrage du pasteur hollandais H. W. Ph. E. van den Bergh van Eysinga, *Revolutionnaire cultuur*. Il le poursuit dans le numéro de mai. Après une citation de l'auteur, selon qui la société nouvelle sera « een communistische gemeenschap zonder rechtbank, zonder soldateska, zonder tirannie », Paul Manthy dévoile ses batteries : « La révolution ne s'accomplira pas d'elle-même. Quoique le communisme soit la suite logique du capitalisme, la simple évolution n'en peut pas amener l'établissement. La force d'inertie doit être vaincue. Il faut passer aux actes.

---

<sup>1</sup> Préfaçant la réédition de la collection complète de *Ça ira* par Jacques Antoine, en 1973, Paul Neuhuys ne cite pas Paul Manthy parmi les collaborateurs de sa revue !

Ces actes sont : l'utilisation de la puissance collective des masses ouvrières. Nous désirons tous, avec l'auteur de *Revolutionnaire Cultuur* que les effusions de sang nous soient épargnées. Nous sommes contre l'insurrection sanglante en principe. Mais si la réalité nous y oblige, si la bourgeoisie envoie contre les troupes prolétariennes ses armées (et elle le fera, car elle voudra, et nous le comprenons si bien, maintenir son autorité ; partout où une armée rouge s'est formée des armées blanches lui furent opposées), si le capitalisme met en ligne ses canons et ses tanks et les escadrilles de ses avions, et essaye de disperser, par les mitrailleuses placées au coin des rues, les rangs serrés de l'Armée de la révolution, alors, provocateur ayant créé la révolte sanglante, nous le combattons par les armes, jusqu'à la victoire. Car la victoire est certaine. »

Le ton est donné et, dans le numéro de juin, Paul Manthly, sous la rubrique *Lieux communs*, s'écrie : « Lénine, ce nom rayonne au-dessus du borborygme sanglant où se vautrèrent nos aînés ; Lénine, l'homme d'ardente foi, qui, entouré de ces (*sic*) fidèles, entreprit la plus grande oeuvre qui jamais fut tentée, et qui réussit. S'il était nécessaire pour qu'en Russie l'aurore d'une humanité nouvelle se levât, que les nations du monde s'entr'égorgeassent pendant plus de quatre ans, nous ne regrettons pas les formidables hécatombes qu'échaudèrent les criminels desseins de nos maîtres d'hier et d'aujourd'hui. Car ils ont travaillé à leur perte, et des ruines qu'ils amoncelèrent, ruines matérielles et morales, naîtra en un avenir prochain, la Révolution des peuples, qui balayera leurs institutions vermoulues et donnera aux hommes une nouvelle conscience. »

Cette prise de position n'est surprenante que par la débilite intellectuelle des arguments invoqués ; pour le reste elle s'inscrit dans le contexte d'une opinion minoritaire mais influente qui s'exprime dans l'immédiat après-guerre. En Belgique comme en France, même les anciens combattants s'interrogent sur le sens des souffrances consenties. Une fois dévoilés les méfaits du conflit, observe l'historien François Furet<sup>2</sup>, « le souvenir d'y avoir participé prend la forme du jamais plus ! Et c'est dans ce *jamais plus* que la révolution d'Octobre trouve son audience, joignant à la force d'un espoir l'obsession d'un remords ».

En Belgique, la gauche politique et syndicale est très sensible à ce qu'on appelle « le charme universel d'Octobre ». Elle contraint d'ailleurs le Premier

---

<sup>2</sup> *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1995, p. 139.

ministre Léon Delcroix de refuser le transit par le port d'Anvers des armes et munitions que la République française a décidé d'envoyer en Pologne pour secourir Varsovie assaillie par les armées soviétiques qui ont poussé jusqu'aux rives de la Vistule. Il en résulte la démission du ministre des Affaires étrangères Paul Hymans, suivie de celle du gouvernement tout entier, le 4 novembre 1920.

Les rédacteurs de *Ça ira* ne sont ni anciens combattants ni militants, mais dans la crise du sens qui les unit, ils voient la révolution soviétique comme une grande lueur ; ils saluent en elle « une rupture décisive et bienfaisante avec le capitalisme et la guerre ». Ils ne sont pas les seuls dans le petit monde des périodiques. Plusieurs revues partagent leurs points de vue : *Clarté* à Paris, *De Stijl* à Leyde, *De Nieuwe Amsterdammer* à Amsterdam, *Ruimte* à Anvers. Toutes se situent à l'avant-garde par leurs options politiques davantage que par leurs orientations littéraires.

Notons en passant les liens de solidarité noués par *Ça ira* avec le mouvement flamand. « Une seule chose nous intéresse, lit-on dans le premier numéro, c'est que la question flamande est une question de justice. Pour cette raison, nous sommes flamingants de toute notre énergie, et tous ceux qui ne le sont pas sont contre nous. [...] Ce n'est pas à ses qualités intrinsèques que le français doit ses prérogatives en Flandre. Le français n'y est autre chose que le trait d'union qui joint tous les représentants de l'idée bourgeoise, des rastas aux jésuites. » Par la suite, paradoxalement sous l'effet des reproches adressés par Théo Van Doesburg, le dirigeant du *Stijl*, un bémol sera mis à ces élans de solidarité. Ne subsistera que l'admiration pour la culture flamande, en particulier la place qu'y occupent la peinture et la sculpture expressionnistes.

Quoi qu'il en soit, pendant toute une année, *Ça ira* n'a pas grand-chose d'une revue d'avant-garde littéraire. Les poèmes publiés de Paul Neuhuys, Willy Koninckx, Pierre-Jean Jouve, René Arcos et — c'est inattendu — Paul Colin sont dépourvus d'audace. Ils sont dans la ligne de ce que Willy Koninckx appelle un « classicisme contemporain », quelque peu influencé par l'unanimité de Jules Romains. Ceux de Charles Plisnier — il a vingt-quatre ans en 1920 — sont assurément plus engagés. Dans *Le vainqueur aveugle*, le poète pacifiste fait dialoguer deux survivants d'une bataille :

Une lueur frôla la vallée. Il semblait  
que la glèbe devînt vivante.  
Ils furent dans l'aube albe où mourrait l'épouvante,  
deux Hommes qui allaient.  
Et le vainqueur jeta son arme,  
— son arme ? — sa croix...  
Et le vaincu, avec des larmes  
Effaçait le sang de ses doigts...

Plus explicite, *Suie et Pluie* se termine par ce cri :

Ahan ! Ahan !  
La révolte fait des géants<sup>3</sup> !

À l'inverse de la littérature, plutôt chichement représentée dans les premiers numéros de *Ça ira*, les arts y ont la part très belle<sup>4</sup>. Non seulement par les articles de critique qu'y donne Georges Marlier — on le retrouvera aux côtés de Paul Colin sous la seconde occupation allemande —, mais aussi par la reproduction de dessins, bois et lino de Floris Jaspers, Frans Masereel, Paul Joostens, Josef Cantré, Jan Cockx.

Jean Warmoes, dans le catalogue de l'exposition *Cinquante ans d'avant-garde 1917-1967*, affirme qu'à partir du numéro 13 de *Ça ira* !, « la politique disparaît au profit de l'art<sup>5</sup> ». Ce n'est pas tout à fait exact. Dans le numéro 14, H.-L. Foin, fondateur de l'éphémère Parti individualiste et supranational, livre ses réflexions sur *Révolution sociale et Révolution politique* que Paul Manthy — toujours lui, mais sous le coup de la révélation des échecs de la politique soviétique en Russie — commente en ces termes : « L'expérience bolchevique offre de précieux enseignements quant aux méthodes devant amener le passage de l'ordre capitaliste à l'ordre communiste. Mais annoncer la faillite de la tentative de Lénine, parce

---

<sup>3</sup> Ces deux poèmes ne figurent pas dans l'*Œuvre poétique* publiée en 1979.

<sup>4</sup> Sur le plan des arts plastiques, d'excellentes pages ont été écrites par Marc Van den Hoof, *Histoire d'une revue : Ça ira (1920-1923)*, mémoire de licence en philologie romane, Katholieke Universiteit Leuven, 1971, p. 35-51.

<sup>5</sup> Bruxelles, 1983, p. 10.

qu'il ne peut la réaliser pleinement, est quelque peu prématuré. La révolution russe a failli là où son programme, *trop idéal*, où les réalités de la vie, « *réalités éternelles* », entrent en conflit avec lui. Et cette faillite partielle se trouva accélérée du fait des mesures économiques que prit l'Entente pour empêcher l'entrée en Russie de marchandises et surtout de machines dont le manque constitue le plus grand facteur de la désagrégation de ce pays. »

Il convient en outre, de signaler la sortie aux éditions de *Ça ira* de la plaquette de Charles Plisnier *Réforme et Révolution* à laquelle est joint un *Avis au lecteur* priant celui-ci de remplacer les mots *socialisme* et *socialiste* par *communisme* et *communiste*, en conformité avec les décisions du III<sup>e</sup> Congrès de Moscou.

Ces précisions étant données, il faut admettre qu'à partir de la seconde et dernière série (désormais au format in-8° et non plus in-4°), qui se clôt en 1923, *Ça ira* est désormais une véritable revue littéraire d'avant-garde. Comment s'explique ce tournant ? Sans doute par la rencontre avec le dadaïste Clément Pansaers, dont la revue a publié, dans les numéros 11 et 12, des extraits de son roman *Lamprido*. Curieux personnage que ce Clément Pansaers, de son vrai nom Guy Boscart ! De décembre 1916 à mai 1918, il publia *Résurrection*, revue internationaliste qui accueillait en traduction des textes de jeunes écrivains allemands comme Walter Hasenclever, Franz Wedekind et Ernst Stadler, ainsi que des contributions de Charles Vildrac, Pierre-Jean Jouve, Michel de Ghelderode<sup>6</sup> et René Verboom.

En pleine occupation ennemie, Clément Pansaers s'aventura à écrire : « Érigeons sur l'ancienne Belgique une fédération flamando-wallonne où les vieilles discordes font place à une simple concurrence cordiale de développement intellectuel. » À la Libération, poursuivi pour ses sympathies allemandes, il fut perquisitionné — « gendarmes et soldats baïonnette au canon » mais se tira aisément d'affaire. Plus décidé que jamais à transgresser les valeurs établies, il adhéra en 1919 au mouvement Dada que ses amis berlinois lui avaient fait découvrir et qui correspondait à sa propre évolution. Puis il prit contact avec les dadaïstes français et publia aux éditions Alde à Bruxelles son fameux *Le pan pan au cul du nu nègre*, où Paul Neuhuys, dans son compte rendu dans *Ça ira* d'août

---

<sup>6</sup> Sur les relations entre Michel de Ghelderode et Clément Pansaers, cfr. Roland Beyen, *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, 1971, p. 110-113.

1920, perçut « sous une plaisante apparence d'aliénation mentale un bel effort métaphysique ».

Au printemps 1921, Clément Pansaers se brouille avec la plupart des dadaïstes parisiens ; il leur reproche de ne pas radicaliser le mouvement. Il quitte celui-ci, lors d'un dîner chez *Cesta*, le 25 avril 1921. Son ami le peintre Picabia lui emboîte le pas par un article dans *Comoedia*, le 11 mai. Rageur, dans son isolement, il correspond avec le poète américain Ezra Pound et le romancier irlandais James Joyce. C'est alors que Paul Neuhuys lui confie l'élaboration du numéro 16 de *Ça ira* entièrement consacré à *Dada, sa naissance, sa vie, sa mort*. C'est un événement « d'une incongruité souveraine dans le milieu douillettement rétrograde », écrira Paul Neuhuys en présentant la réédition de 1973.

Ces propos ne signifient pas, de la part de Paul Neuhuys, une adhésion à Dada. « La trajectoire de *Ça ira !*, observe Marc Dachy, restera en somme une attitude de valse-hésitation entre une généreuse politique d'ouverture et d'accueil et la tentation, le passage à l'acte jamais posé d'un engagement résolu dans le mouvement de l'avant-garde internationale<sup>7</sup>. » Il est révélateur qu'aucun membre de l'équipe de la revue ne contribue à ce numéro spécial, mais on y trouve les collaborations de Francis Picabia, Paul Éluard, Benjamin Péret, Ezra Pound et quelques autres célébrités.

Francis Picabia se déchaîne au spectacle de l'échec de la révolution soviétique : « La noblesse russe a vendu ses bijoux pour continuer l'élan de son plaisir, bientôt ils vont vendre leurs coeurs à la façon dont les malheureuses prostituées de Moscou vendent leurs fesses ou, ce qui est encore plus embêtant, les

---

<sup>7</sup> Marc Dachy, « Meeting pansaérien, suivi d'un Appel à témoins », dans *Plein chant*, 39-40, Bassac, 1988, p. 23.

Dans le même numéro, interrogé par Christian Bussy, Paul Neuhuys rappelle : « Nous eûmes une entrevue avec Clément Pansaers à Anvers. Il en résulta une perplexité réciproque. Un grand gaillard, le dos un peu voûté, enveloppé dans une grande cape un peu à la manière dandy de Barbey d'Aurevilly. Nous l'appelions le connétable, le comte de l'étable Dada. Il était flanqué d'une compagne en capeline et en minijupe, ce qui était assez audacieux pour l'époque, la marchesa Bianca de Pansa » (p. 97).

De son côté, Pansaers rapporte à Van Esche, le 3 février 1981, sa rencontre avec la rédaction de *Ça ira* à Anvers, à la taverne Holsters : « Floue et incolore entrevue – il me faut un certain temps – le temps de se former une atmosphère – un peu tiède – chatouillante – narcotique – pour délier la langue – j'ai plutôt écouté – un peu distrait – amorphe – Ma femme a admiré votre petit groupement et sa bonne volonté – esprit qu'on ne trouve pas à Bruxelles. » Cité par Marc Van den Hoof, *op. cit.*, p. 85.

donnent pour rien à un arrière-petit-cousin du nouveau tsar Lénine... Pardon mon cher Lénine, c'est vrai, vous n'êtes pas tsar, vous concentrez l'idéal et les besoins de votre époque, lesquels sont pour la plupart de vos admirateurs, le désir de se mettre du poil à gratter dans le nez ! L'autre jour passant près de chez vous, j'ai escaladé la barrière de votre jardin, ayant aperçu des fruits magnifiques sur les arbres, et j'ai secoué énergiquement un de ces arbres afin d'étancher ma soif et de calmer ma faim. J'ai alors reçu sur la tête une superbe merde que je compte exposer et vendre à la salle Drouot au profit des animaux de vos jardins zoologiques, s'ils n'ont pas encore la gloire d'être mangés par vous ! »

De son côté, Pierre de Massot constate : « Elle est finie, l'histoire promise, mes bons amis, et le souvenir de Dada se confond dans le crépuscule avec la cendre de nos cigarettes parfumées. »

Georges Ribemont-Dessaignes fait exception ; il est resté fidèle au premier Dada et célèbre Tristan Tzara : « C'est pourquoi je salue Monsieur grand vautour qui n'est pas le paradis et fait ses oeufs dans le rocher non pour l'élevage de poulets à cous déplumés mais parce que l'humidité du gazon fait moisir les omelettes avec une odeur de fausse charogne. »

Ezra Pound caricature une *Soirée* :

Quand il apprit que la mère versifiait  
et que le père versifiait  
que le fils cadet s'occupait dans une boîte d'édition  
et que l'ami de la fille ruinée  
accoucha d'un roman  
le jeune pèlerin américain s'écria  
« Que voilà un chic milieu ! »

Clément Pansaers rappelle que « le point de départ théorique de l'école qui aurait pu s'appeler Dada et qui, quoi donc, restera malgré tout dénommée comme telle, remonte à Alfred Jarry pour l'idée et à Stéphane Mallarmé d'un *coup de dé* et de certaines *divagations* pour l'expression. » Il avoue l'influence exercée sur lui par la lecture de Tchuang Tsi, Chinois contemporain d'Aristote, et aussi par celle de Spencer et William James. Bien sûr, il accuse Dada de n'être plus, « en dernière



analyse », que « Tam-Tam-Réclame », mais il constate que « malgré tout Dada a existé et existe. Comme toujours, certains attendent les oeuvres, comme il y en a encore toujours qui attendent le Messie, alors que les oeuvres sont là. Et peu importe qu'elles ne soient qu'une curiosité... provisoirement. »

De Paul Éluard est publié un court poème intitulé, je ne sais trop pourquoi,  
*Public* :

Fils de nourrice,  
enfant de course,  
enfant intelligent,

femme du monde inconnu, ma belle enfant, tu  
glisses (fleur fanée, péché mortel, petite ?)  
dans l'herbe morte, chaleur morte.

Fils soumis,  
une fois le bambin, les jeux, l'indécence,  
je joue du vieil ami je joue du monologue,  
je joue du paysan

Benjamin Péret, lui, invoque, une *Réforme* :

En traîneaux sur la Néva  
je glisse translucide  
entouré d'hippocampes blancs  
petit cul pâle  
que viens-tu faire ici  
les casse-noisettes ont fermé leurs oreilles  
les champignons poussent sur la fonte  
il n'y a plus que nous qui pensons aux gommes à effacer

Signalons encore quelques textes provocateurs à souhait comme celui de Georges Félicien Herbiet, qui signe Christian : « Les Da' ne sont pas eunuques et ne

portent pas de liquette chacun le peut voir. Tenant la beauté, l'heure a sonné de la coucher sous nous, pour rire et rien que pour rire dans le jeu du chien à deux dos. » La proclamation se termine par un P. S.: « La beauté propre vaut d'être baisée et deux fois plutôt qu'une. »

Lors de sa publication, le numéro spécial de *ça ira*, qui sera considéré comme un document essentiel à la connaissance de Dada, ne fait des vagues que dans un milieu d'initiés et n'a nullement provoqué la croissance espérée du nombre d'abonnés à la revue. En revanche, de nouveaux collaborateurs, et non des moindres, apparaissent aux sommaires : André Baillon, Paul Fierens, Blaise Cendrars. Franz Hellens aussi, qui a pourtant toujours snobé *Ça ira* dans son *Disque vert*. Quelques dadaïstes également s'attardent, tels Renée Dunan et René Edmé. Clément Pansaers a encore la force de faire l'éloge d'Alfred Jarry : « Le meilleur de Charlie Chaplin ne dépasse pas le Père Ubu », écrit-il. Ses *Notules de la vie à Paris* paraissent dans la revue de mars 1922. Elles sont donc posthumes, puisque leur auteur avait succombé à la maladie de Hodgkin, le 31 octobre 1921.

Notons qu'aux graveurs et dessinateurs des deux premières années de *Ça ira* se sont ajoutés Josef Peeters, Pierre-Louis Flouquet, Karel Maes et Ludwig Kasak.

La brève histoire de *Ça ira*, une des premières revues francophones d'avant-garde lancées chez nous après le premier conflit mondial<sup>8</sup>, est significative de la crise morale intense des années vingt. Tout se passe en effet, comme s'il avait fallu la guerre pour que se réalisât la volonté de Rimbaud de « changer la vie » et pour que s'affirme une révolte contre les consignes traditionnelles de la société bourgeoise bâtie au cours du dix-neuvième siècle, y compris les mots d'ordre d'un patriotisme exploité pour maintenir l'ardeur au combat des armées.

D'où la fascination exercée par la révolution d'Octobre, qui a placé dans son arsenal idéologique un substitut de religion mêlant les certitudes de la science, tirées du *Capital* de Karl Marx, à la croyance en la toute-puissance de l'action. Il y avait de quoi enivrer une génération avide de renverser un ordre international tendant à écraser l'homme.

---

<sup>8</sup> La première fut *Haro*, qui publia des textes de Clément Pansaers, Auguste Haberu et Charles Plisnier.

Les quatorze premiers numéros de *Ça ira*, nous l'avons constaté, étaient marqués par la dominante d'un engagement politique sans équivoque. Pendant ce temps-là, dans le même climat de crise morale, se développait le courant d'individualisme anarchique auquel Tristan Tzara avait donné, en 1916, le nom de Dada. C'était — mais s'en rendait-on compte ? — aux antipodes du communisme de Lénine. « Mesurer à l'échelle éternité, tout action est vaine », avait écrit Tzara, et André Breton avait précisé : « Il est inadmissible qu'un homme laisse une trace de son passage sur la terre. »

Mais au lieu de renoncer à toute littérature, comme l'avait suggéré Rimbaud, les dadaïstes ne se contentèrent pas d'une négation absolue. S'ils firent table rase de la raison, de l'intelligence, des sentiments, c'était pour retrouver la source obscure de l'inconscient. Louis Aragon et André Breton avaient, du reste, recours aux expérimentations de la psychanalyse. Dans un article de la *Nouvelle Revue française*, Jacques Rivière présentait avec sympathie l'objectif de Dada : « Saisir l'être avant qu'il n'ait cédé à la compatibilité ; l'atteindre dans son incohérence, ou mieux, sa cohérence primitive, avant que l'idée de contradiction soit apparue et ne l'ait forcé à se réduire, à se construire ; substituer à son unité logique, forcément acquise, son unité absurde seule originelle<sup>9</sup>. »

L'équipe de *Ça ira* s'était tournée vers Dada, parce qu'elle se trouvait désenchantée par les échecs de la révolution soviétique : famine, insurrection des marins de Kronstadt, régime policier, instauration de la NEP. Mais cette conversion, à vrai dire trop tardive pour être vraiment influente, s'opérait au moment où Dada agonisait, laissant la place à son prolongement, le surréalisme, très présent dans l'ultime numéro de *Ça ira* avec des poèmes d'Herman Frenay-Cid, Georges Pillement et Marcel Arland.

En janvier 1923, sans l'annoncer à ses rares lecteurs, *Ça ira*, disparaît, mais Paul Neuhuys maintient en vie l'activité éditoriale en publiant, à cent exemplaires, des plaquettes de Marcel Lecomte, Paul Colinet, Fernand Dumont, Paul Nougé — le gratin du surréalisme belge —, de Henri Michaux, Michel de Ghelderode, Georges Linze, Paul Dewalhens, Camille Huysmans, Robert Poulet, Marcel

---

<sup>9</sup> *Reconnaissance à Dada, N.R.F.*, 1<sup>er</sup> août 1920, cité par Marcel Raymond, *De Baudelaire au surréalisme*, Paris, 1934, p. 316.

Mariën, René et Guy Vaes, etc. Le dernier ouvrage publié à l'enseigne de *Ça ira* paraît en 1984 ; c'est l'Agenda *d'Agenor* de Paul Neuhuys.

Pour Paul Neuhuys, une grande aventure était terminée. Sans doute *Ça ira* n'a-t-elle pas connu le retentissement qu'il espérait. Les orientations politiques de ses débuts la condamnaient à un rayonnement limité, mais on doit lui reconnaître aujourd'hui son rôle de témoin, de précurseur et d'ouvreur de chemins. Non seulement par les 20 numéros de sa revue et les 98 plaquettes de ses éditions, mais aussi par ses expositions et ses récitals de musique. « *Ça ira !*, écrit Paul Neuhuys dans ses mémoires dactylographiés, *Ça ira... Ç'a été*, avait ses peintres attirés : Voosten et Jaspers. Les récitals nous étaient suggérés par E.L.T. Mesens, un jeune musicien d'alors. C'est grâce à lui que nous rencontrâmes Georges Auric qui nous gratifia de son ragtime *Adieu New York*. Nous eûmes aussi un récital Eric Satie qui nous écrivit d'Arcueil : « Seule votre opinion et celle de vos amis compte (*sic*) pour moi, simple et bon vieillard<sup>10</sup>. »

Sans être lui-même dadaïste ou surréaliste, Paul Neuhuys, l'animateur principal de *Ça ira !*, resta jusqu'à la fin de sa vie, en 1984, fidèle à la spontanéité de ces mouvements, dont il fit son miel dans sa vingtaine de recueils de poèmes où la fantaisie et l'humour le disputent à la gravité discrète et à une certaine amertume. Mais cela c'est une autre histoire qu'il faudra évoquer lors de la réédition — toujours attendue — de son oeuvre injustement oubliée.

Copyright © 2000 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

#### Référence bibliographique à reproduire :

Georges-Henri Dumont, *La revue Ça ira entre communisme et dadaïsme* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/dumont080400.pdf>>

---

<sup>10</sup> Une photocopie de ce manuscrit, daté de 1972, est conservée aux Archives et Musée de la Littérature. Le passage cité ne figure pas dans la version éditée *Mémoires à Dada*. Le Cri, Bruxelles, 1996.